

Deux générations pour la culture de l'image

Charles Edeline *



2000

L'avenir des techniques audio-visuelles est un problème sur lequel vous vous êtes beaucoup penché. Pensez-vous que la multiplicité de ces techniques ouvre réellement un champ nouveau ?

C.E.

Toutes ces techniques, même le câble, ainsi que les autres « gadgets » ne sont que le point de départ de toute une philosophie à propos de l'audio-visuel. Si l'on prend la transmission orale et la civilisation écrite, on dispose d'une donnée qui est l'image imaginée; dans le cas de l'audiovisuel, il s'agit d'une image visualisée. Tant que cette image visualisée n'aura pas la souplesse de l'image imaginée, on aura de multiples gadgets sur les deux types d'écrans qui existent déjà : l'écran domestique familial et l'écran collectif. Donc, en fait, l'audiovisuel est actuellement toujours prisonnier d'une technique, comme le cinéma est prisonnier de la boîte à film, la télévision prisonnière d'une onde hertzienne. Le magnétoscope n'a pas encore certaines possibilités, - temps d'arrêt, retour en arrière, sélection, accélération -, nécessaires pour constituer les anthologies et les dictionnaires qui représentent jusqu'à aujourd'hui les utilisations les plus courantes de l'image. Si on ne retrouve pas cette image sublime de l'imagination au travers des possibilités techniques que donnera l'Audiovisuel, et tant qu'on ne l'aura pas retrouvée, l'Audiovisuel n'aura pas atteint sa maturité.

Tant qu'on n'aura pas atteint ce stade, on découvrira de nouvelles techniques; mais il faut les ramener à ce qu'elles sont en réalité : des gadgets. Nous disposerons d'une image sur un écran à domicile : nous aurons devant nous un journal permanent qui s'enrichira constamment d'informations nouvelles. Grâce à des retours en arrière, des accélérations, une sélection d'images, une recherche couplée

avec l'ordinateur apportant un stockage d'images, on pourra monter une anthologie sur un sujet donné. Toutes ces possibilités nous sont déjà familières sur le plan de la transmission orale ou écrite.

On peut approfondir toutes les formes techniques existantes, de façon à reconstituer le travail de lecture primaire : on lit d'abord un livre en diagonale, on coche une page et on y revient avec plaisir. Cet effort d'imagination qui s'empare de nous au travers d'un livre fait partie de notre quotidien : il nous faudra donc retrouver une autre dimension quotidienne, tenant compte de l'accélération, de la globalisation que permet l'audiovisuel.

L'audiovisuel n'est qu'une des manières de s'enrichir sur un plan culturel, avec une rapidité de pensée inconnue sur le plan de l'écrit et de l'oral, qui demandaient beaucoup d'imagination. Ces techniques peuvent aider à accéder à une dimension culturelle supplémentaire. Mais, au niveau de la créativité, ceux qui sont poètes le resteront.

Pour la moyenne des gens, l'audiovisuel devrait être un élément de promotion culturelle considérable. Il reste que ces moyens techniques paraissent anachroniques par rapport à la réalité de demain. La technique ne remplit son rôle qu'à partir du moment où l'on oublie qu'il y a technique. Est seule intéressante la fiabilité que vous apporte cette technique par rapport au développement de vos capacités d'information et de création.

2000

A moyen et à court terme, d'autres types de contraintes jouent, et apportent une distorsion dans l'évolution de la situation : les contraintes financières, surtout dans le cas de la télévision par câble. Si l'on prend l'évolution de la T.V. par câble en Amérique du Nord, les contraintes financières ont été déterminantes, à la fois pour l'installation des réseaux et pour la programmation. S'agit-il là de contraintes passagères qui devraient disparaître pour permettre un épanouissement, ou bien de contraintes plus structurelles ?

C.E.

Je ne crois pas aux contraintes structurelles, ni déterminantes. Il y a, consciemment ou non, ambiguïté dans les expériences américaines ou canadiennes dont on parle.

D'une part, ils ont dressé un écran de protection, grâce aux investissements, pour repousser la concurrence. En outre, ils n'ont pas eu l'humilité de suivre le parcours normal des habitudes et des lenteurs humaines. Ils ont recherché le profit, ce qui est parfaitement légitime dans leur système, mais cela les a conduit à essayer de transformer en mass média

ce qui était un média spécifique, en supprimant le temps « intermédiaire » nécessaire. Si l'on veut que les techniques audiovisuelles se développent valablement, il faut dépasser le niveau du mass média à message unique tel que la Télévision, c'est à dire un instrument essentiellement bâtard car il n'y a pas de mass média sans pluri-média. Actuellement, la télévision n'est pas pluri-média; c'est là son infirmité majeure et sa condamnation à terme. Ceci fait que la télévision a un mal considérable à maintenir son message à la hauteur voulue, c'est à dire moyenne. Elle essaye d'avoir le plus grand dénominateur commun en termes d'audience, en abaissant la barre de plusieurs degrés plutôt que de jouer sur la qualité de cette audience. Là encore, il y a eu tentative de supprimer les temps intermédiaires. Qu'est-ce que ce temps intermédiaire? C'est le passage progressif du message spécifique, de qualité, conditionné par rapport à des publics spécifiques et au niveau de ce que ces publics exigent, à un média globalisé. Cette approche, valable pour le média spécifique qui est le câble, doit apporter une valorisation des messages. La sensibilisation du public doit, à mon avis, passer par une super-qualification.

Les expériences menées aux USA et au Canada, décevantes dans la plupart des cas, sont la démonstration de mon propos. Il faut des efforts très particuliers sur le plan financier pour arriver à un point d'équilibre. Si l'on suit un chemin normal, c'est à dire un chemin qui part de la qualité du message spécifique pour arriver à la vulgarisation d'un message compact, il faut avoir le courage de viser haut. On fera alors des produits qui seront assimilés à un niveau suffisamment haut pour permettre de redescendre. Prenons un exemple simple : les entretiens médicaux de l'hôpital Bichat. Ces entretiens vous fournissent deux heures d'un spectacle valable pour un public concerné (médecins, chirurgiens). Vous pouvez y ajouter les étudiants en médecine et, pourquoi pas, les gens qui travaillent autour de cette discipline. De ce spectacle de deux heures, vous allez tirer une émission d'une demi-heure qui va passer auprès d'un public plus large. Enfin, vous constituerez une information de sensibilisation à partir de la thématique de ces journées, pour une vulgarisation à l'échelle d'un pays. Donc, je crois qu'il faut renverser le problème et suivre le même processus que pour le support écrit. Le support écrit a été au départ l'apanage de ceux qui avaient monopolisé l'écriture pour en faire un message hautement sophistiqué. Ce message n'était pas accessible au départ, à la fois sur un plan financier mais aussi par son contenu. Un jour, il s'est vulgarisé. Il y a eu une volonté d'aller du plus haut vers le plus bas dans le sens quantitatif. Tandis qu'on a voulu d'un seul coup, à propos de certaines techniques de diffusion de l'audiovisuel, renverser ces données et faire passer le quantitatif avant le qualitatif. Aussi toutes les techniques audiovisuelles sont apparues à chaque fois comme des révolutions, alors qu'elles ne sont en fait que des évolutions; mais ceci s'effectue en sens inverse, c'est ce qui dérouté les gens.

* Président de la Société française de production, Paris. Interview de Gritti Haumont et C. Fabrizio.

En fait, les techniques actuelles, qu'on voit poindre les unes après les autres, ne sont que des techniques très banales : on ne fait que suivre le même parcours que celui de l'imprimerie. Mais ces techniques vous font aller du quantitatif vers le qualitatif alors que, comme l'écrit, elles devraient aller du qualitatif vers le quantitatif.

2000

Où doit se produire l'élaboration et la production de messages?

C.E.

Mais n'importe où et n'importe comment ! On n'arrivera au bout du contenu des messages qu'au moment où chaque personne qui porte en elle une expression créatrice sera à même de l'exprimer en images. Ce n'est pas avant deux générations, probablement, que le conditionnement réflexe des images visualisées se sera substitué à l'image imaginée. Les nord-américains jouent la production en fonction d'une technique de diffusion de masse, c'est à dire qu'ils plient leur production aux contraintes de leurs techniques de diffusion, d'où ce côté « abattardi ».

S'il n'y avait pas de réaction technique intellectuellement plus novatrice, plus riche, ceci nous ferait redescendre vers le bas. La preuve en est que le jour où la t.v. s'est substitué au cinéma comme message de masse, le cinéma a eu un caractère spécifique, valorisant, qu'il n'avait jamais eu auparavant... Les produits se sont hiérarchisés. Un jour, vous pourrez sur votre appareil avoir un sélecteur de pensée dans lequel vous mettrez une carte perforée le soir et trouverez le lendemain matin l'ensemble des messages dont vous avez besoin. Le jour où, selon vos états d'âme, vous aurez choisi pour la soirée sur les 100 chaînes qui seront à votre disposition ce dont vous aurez envie, qui sera au besoin des rééditions d'émissions stockées de façon à constituer une anthologie, ce jour-là, vous aurez maîtrisé un média. Aujourd'hui, on subit ce média. L'audiovisuel ne représente qu'un aspect, actuellement extrêmement tronqué, de ce qu'il peut être et son évolution actuelle n'apporte que des gadgets d'actualisation.

Lorsqu'on nous parle de démultiplication de produits, cela signifie démultiplication des lieux de production, ou de diffusion. Pour multiplier par 100 les instances de diffusion, vous n'aurez besoin que de multiplier par dix les instances de production. Nous ne sommes qu'au début de l'audiovisuel; la preuve en est quelle que soit la taille de l'écran, le volume de l'information, l'ampleur de la diffusion, l'écriture audiovisuelle reste la même. Pratiquement, tout le monde « écrit » l'image de la même façon, souvent stéréotypée et banale. Il y aura pour l'image des écritures aussi multiples que les tailles des écrans et les publics destinés à recevoir le message. Il nous faudra autant de moyens qu'il existait de types de porte-plume au temps de l'école primaire.

Chacun aura sa forme d'expression personnelle. L'apprentissage se fera dès l'école. Si la mise en images d'une pensée ou d'un phantasme doit se faire par un apprentissage qui ne soit pas instinctif, qui ne s'intègre pas au niveau du réflexe, on n'obtiendra jamais que des œuvres de professionnels, comme aujourd'hui.

Nos images actuelles sont dues à des professionnels, donc à des intoxiqués, des saturés, des rétrogradés qui n'ont plus la simplicité de l'inspiration, qui cherchent dans la pesanteur des nuits des images déjà dépassées, des sentiments rebattus. Que nous puissions nous en satisfaire prouve combien nous n'avons pas encore compris la dimension réelle du pouvoir de l'image!

Nous sommes encore dans la préhistoire, ou plutôt la protohistoire de l'image.

2000

Cela signifie-t-il que vous nous renvoyez, pour la maturité de l'audio-visuel, dans un avenir assez lointain?

C.E.

Non, il faudra deux générations. Pendant cette période, on assistera à une floraison des techniques, qui sembleront faire reculer à l'infini l'horizon de la pensée, mais qui ne seront que des jalons sur le parcours de la vraie maîtrise de l'audio-visuel.

2000

D'où viennent les blocages actuels?

C.E.

La diffusion spécifique par câble reconstitue implicitement un parcours logique. Prenons l'exemple d'un public de prisonniers; vous leur donnerez des informations conformes à leurs problèmes; ou bien des employés de banque : vous leur donnerez un message intéressant leur travail. Vous élevez ainsi, dans un certain sens, le débat puisque vous amenez les gens à passer d'un certain niveau d'information à un niveau supplémentaire. Vous ne leur donnez donc pas l'évasion mais une maîtrise de leurs problèmes grâce à une connaissance supérieure. La diffusion spécifique par câble en milieu homogène, avec la solidarité qu'implique le déplacement pour voir une image plus sophistiquée, qui n'est intéressante que pour quelques-uns, crée cette complicité, cette communauté de pensée.

2000

Ceci signifie qu'il y a deux niveaux d'usages et d'usagers, usagers et usages collectifs ou de groupes et usagers individuels.

C.E.

Oui, mais avec un aller et retour. Si l'on prend l'usage individuel, c'est-à-dire l'écran domestique, on aura deux sortes de messages : le message traditionnel, c'est-à-dire celui où à partir d'un point déterminé, on vous inflige une programmation déterminée; il y a aussi un autre usage où, par le jeu du stockage, de la sélection de l'information, on arrivera à avoir sur son écran personnel un message conforme à son aspiration. L'écran domestique peut être un facteur d'asservissement, mais il sera à un moment donné, un élément de libération. A mon sens, l'écran collectif doit chercher l'enrichissement, l'écran individuel doit être un élément de libération. L'audiovisuel sera complètement intégré à la vie le jour où l'écran individuel deviendra un élément de libération personnel, en réponse à la définition des besoins spécifiques de chacun.

2000

Cela n'éloignera-t-il pas les individus de la dimension communautaire?

C.E.

Bien au contraire : la facilité de l'image à l'écran, dans la mesure où elle sera une sélection qui leur permettra de devenir exigeants, constituera un instrument de

promotion considérable. Prenons l'exemple de l'enseignement. J'ai travaillé il y a quelque temps avec des Professeurs sur leur enseignement : toutes les techniques audio-visuelles de l'époque étaient pratiquement inutiles pour les premiers et les derniers de classe. Mais pour toute la tranche moyenne, c'est à dire 80 % de la classe, l'absorption du message intellectuel qu'on voulait leur donner était facilitée par les moyens audiovisuels. Pour l'ensemble des gens, ce sera pareil; les moyens audiovisuels doivent très sensiblement améliorer le niveau de culture général, en tous les cas en ce qui concerne la culture de référence, qui constitue la base et le départ de toutes les impulsions créatrices. C'est d'ailleurs celle qui est la plus accessible.

2000

Ceci implique une politique financièrement ambitieuse, le dépassement des notions de rentabilité économique.

C.E.

Je n'en suis pas sûr du tout. Au contraire, je pense qu'une bonne compréhension des données économiques du problème doit tenir compte d'une insertion progressive des moyens audiovisuels dans la société. Il ne faut pas vouloir aller trop vite.

2000

Vos projets particuliers : l'expérience de télédistribution en Auvergne, et le centre multi-média de « l'Empire », à Paris?

C.E.

L'Auvergne est une expérience, sur le plan de la diffusion en milieu spécifique : il en faudra certainement plusieurs pour en tirer des leçons sur ce type de diffusion en milieu spécifique. On lancera des messages très variés, depuis le cours de chirurgie en CHU, jusqu'à une démonstration pour des militaires en caserne sur la façon de fabriquer des armes, et éventuellement des cours pour des prisonniers sur des thématiques qui peuvent les intéresser. Les plus gros problèmes se posent d'ailleurs sur le plan de l'approche administrative, fiscale, juridique, et des compatibilités entre les médias. Prenons aussi le cas de « l'Empire » : il va être indispensable un jour que des gens puissent apprendre à manier une caméra dans des conditions telles qu'elles puissent être l'expression d'une pensée sous des formes diverses. En fait à « l'Empire », on pourra progressivement faire émerger toute une série de possibilités techniques pour s'adapter à la dimension qu'atteindrons progressivement réalisateurs et concepteurs d'image. Il y a, par exemple, quelque chose qui manque totalement au réalisateur actuel, c'est de réaliser une image sous l'œil critique d'un public : la vieille discipline de la piste de cirque ou de la scène de théâtre. Sous prétexte de technicité et de compétence, les fabricants d'image se dérobaient au constat des gens qui les jugent, en s'enfermant dans les laboratoires. La technique de l'image existait déjà du temps des Grecs; les recettes datent de cette époque là, ils n'en ont pas imaginé d'autres depuis. Aujourd'hui, on ose sur le plan des règles internationales, imaginer que des programmes durent le temps que durait une tragédie grecque et on en fait une règle internationale pour un média d'avenir! On en est encore au temps de développement d'une tragédie grecque...

C.E.